

La physionomie de la France dans Une vie de boy de Ferdinand Oyono

Ijah Gideon Akase

Department of French

Nasarawa State University, Keffi, Nigeria

Résumé

Une Vie de boy, parue en 1956 est le tout premier roman de F. Oyono. Il s'agit d'un journal autobiographique, initialement rédigé en ewondo par un narrateur du nom de Toundi et traduit par la suite en français par l'auteur. C'est un témoignage à caractère traumatique et obsessionnel sur l'expérience indigène de la France coloniale. L'itinéraire du héros épouse les contours d'une quête essentielle : celle de l'image référentielle du père, laquelle revêt une forme triple, invariablement mise à mort par un processus de castration à double sens (castration infantilissante et castration féminisante). Nous assistons ainsi à trois parricides successifs, fortement symboliques sur le plan fantasmatique. La mort du père biologique (Toundi – père) celle du père spirituel (le révérend père Gilbert) finalement celle du père idéal (le Commandant) appartiennent toutes à des phases d'un rituel d'exorcisme et de thérapie d'une personnalité négro-africaine malade, que précisément Frantz Fanon avait si méticuleusement décrite en termes de psychiatrie clinique dans son ouvrage intitulé les Damnés de la terre.

Mots clés : autobiographique, traumatique, obsessionnel, exorcisme, personnalité.

Abstract

Une Vie de boy, published in 1956 is F. Oyono's first novel. It is an autobiographical diary first written in Ewondo by a narrator called Toundi and later translated in French by the author. It is a traumatic and obsessional testimony of the indigenous experience of colonial France. The hero's itinerary follows the outline of an essential quest: that of the father's image which appears in a treble form, invariably put to death by a castration process bearing a double aspect (child like castration and woman like castration). We thus witness successive parricides, strongly symbolic on the fantasy level. The death of the biological father (Toundi's father); that of the spiritual father (Reverend Father Gilbert) and finally, that of the ideal father (the Commandant) all belong to stages of a rite of exorcism and pertaining to a sick negro African personality's therapy which Frantz Fanon had precisely described so meticulously in terms of clinical psychiatry in his work entitled Les damnés de la terre (the damned of the earth).

Keywords: autobiographical, traumatic, obsessional, exorcism, personality.

Introduction

La physionomie ou portrait habituellement s'applique aux personnages humains. La France n'en est pas un. C'est un pays. Et dans ce cas ceux qui ont moyens et qualité pour ce genre de travail, ce ne sont pas les littéraires mais les géographes. Ceux-ci, photographies, cartes et diagrammes à l'appui, vont nous présenter sa faune, sa flore, ses climats, ses populations, son relief, son économie, ses traditions, ses institutions etc.

Mais l'entité qui nous préoccupe ici n'est pas, sinon secondairement, ce territoire hexagonal de 551 500 km², à mi-chemin de l'équateur et du pôle, entre le 42^e et le 51^e degré de latitude Nord.

Il ne s'agit pas de cette France européenne, mais d'une France « équatoriale », une France « camerounaise », numériquement insignifiante, en surimpression sur une communauté noire comme une araignée au centre de sa toile et pour la description de laquelle les moyens de la sémiologie, de la sociologie et de la psychanalyse littéraires s'avèrent être nettement plus opérationnels.

Une Vie de boy, paru en 1956, est le premier roman de F. Oyono. Deux autres titres à succès vont suivre celui-ci : Le Vieux Nègre et la médaille, paru en 1956 également, et Chemin d'Europe en 1960, toujours aux Éditions Julliard. L'auteur est un Camerounais originaire



Ngouïemakong, petite localité aux environs d'Ébolowa, à quelque 200 kms au sud de Yaoundé, la capitale politique. Agé aujourd'hui de 78 ans, il assume depuis 1960 les plus hautes fonctions diplomatiques et politiques.

Le texte du roman est un journal autobiographique initialement rédigé en ewondo par un narrateur du nom de Toundi et traduit par la suite en français par l'auteur. C'est le récit anecdotique d'une vie complète, allant de l'enfance à la mort du héros, et qui se donne comme un témoignage véridique de l'expérience indigène de la France coloniale.

La France : Sa physionomie

Qui voit et décrit la France dans Une Vie de boy ? Autrement dit, de qui est le portrait que nous allons étudier ? L'auteur s'en défend formellement. Il est signé de Toundi Ferdinand. Pardon ! De Toundi Joseph. Ce personnage mort en Guinée espagnole dans ses bras et qui transportait dans son « baluchon kaki », « deux cahiers racornis » : l'introuvable manuscrit de ce roman dont il s'est simplement efforcé de « rendre la richesse sans trahir le récit dans la traduction française qu'il en fit

Le « métier de boy » : Concepte

Boy a deux sens. Il désigne d'abord un jeune danseur de music-hall faisant partie d'un ensemble chorégraphique. Le deuxième sens, celui qui nous intéresse, sert à désigner un domestique indigène dans les anciennes colonies d'Afrique et d'Extrême-Orient.

C'est donc l'étiquette d'une profession. Mais une profession qui quoiqu'introduite par l'Europe, présente cette singularité d'y être inconnue puisque aucun Européen ne l'a jamais exercée pour le compte d'un autre. Et pour cause ! Cette fonction assure une situation sans doute meilleure (par deux ou trois aspects) par rapport à l'esclavage, car les améliorations de pensée et de traitement de la colonisation par rapport à la traite sont à l'avantage du boy comparé à l'esclave. Ce rapprochement n'est pas tendancieux. Voici en effet comment Toundi raconte son apprentissage :

Je dois ce que je suis devenue au Père Gilbert. Je l'aime beaucoup mon bienfaiteur. C'est un homme gai qui, lorsque j'étais petit, me

considérait comme un petit animal familial. Il aimait tirer mes oreilles et, pendant ma longue éducation, il s'est beaucoup amusé de mes émerveillements. Il me présente à tous les Blancs qui viennent à la mission comme son chef-d'œuvre. Je suis son boy, un boy qui sait lire et écrire, servir la messe, dresser le couvert, balayer sa chambre, faire son lit... je ne gagne pas d'argent. De temps en temps, le prêtre me fait cadeau d'une vieille chemise ou d'un vieux pantalon... (24).

La « longue éducation » de Toundi, on le voit, ressemble étrangement à un dressage d'animal sauvage. Qu'il soit un boy sachant « lire et écrire » émerveille « tous les Blancs » dans les mêmes conditions qu'un singe parlant ou un âne musicien. Pour le prêtre et les autres Européens de Dangan, les Noirs ne sont ni plus ni moins que des espèces de « bêtes qui parlent » pour reprendre une expression de Sartre. Toundi est en effet considéré par le Père Gilbert comme « un petit animal familial » en rang et place du chien ou du chat absents. Et puisqu'il est également « son chef d'œuvre », cette déshumanisation asservissante apparaît comme le plus grand succès de l'église coloniale. Ainsi le « métier » a été conçu comme « sur mesure » par le colonisateur pour « l'homme de couleurs » qui se retrouve au terme de son apprentissage ravalé au rang d'un animal domestique, d'un ustensile de cuisine, d'un produit manufacturé, d'un robot de ménage. Et comme tel, naturellement il « ne gagne pas d'argent », la rémunération consistant essentiellement en restes de nourriture et en « vieux » vêtements obtenus en guise de « cadeau ».

Boy, finalement n'est pas synonyme de domestique mais d'une sorte d'homme chosifié, dressé comme un animal de cirque à s'exécuter et à assurer sur le plan domestique toutes sortes de fonctions, même des plus inattendues :

Aujourd'hui, journée sans histoire, à part l'hostilité toujours croissante du commandant... Ses injures et

ses coups de pieds ont recommencé... tout cela fait partie de mon métier de boy, un métier qui n'a plus de secrètes pour moi. (154).

L'avantage, cependant, de ce métier, c'est qu'il représente l'unique porte dérobée, la seule brèche par laquelle le colonisé puisse se glisser comme furtivement derrière les remparts abritant le monde blanc des colonies. Le regard de Toundi est de ce fait un regard de l'intérieur. Boy, il fait en quelque sorte partie du décor. Il peut donc voir sans créer la gêne d'une présence oculaire témoin et juge. Ceci explique le subterfuge de ce masque de naïveté derrière lequel il se cache, cette espèce de cécité mentale affectée dans le but manifeste de ne pas détromper les Européens dans leurs convictions sur les capacités de discernement des Noirs, qu' ils considèrent dans les meilleurs des cas comme de « grands enfants » (81).

Ainsi dissimulé, humainement effacé par le port d'un tablier qui voue à l'inexistence, sinon à une existence d'objet, Toundi va en apprendre sur les Blancs. Il va connaître « toutes leurs affaires », devenant de ce fait parmi eux « quelque chose comme l'œil du sorcier, qui voit et qui sait » (152). Comment pourraient-ils encore faire le gros dos et parler, la cigarette à la bouche, devant toi qui sais ! (152).

Cette question de Kalisia à Toundi rend compte d'un détail important. La connaissance intime du colonisateur oblige celui-ci à se départir de sa morgue et de sa vanité et à admettre malgré lui une égalité de fait entre lui et l'indigène. L'Européen finalement se donne comme un mythe. Un mythe à démythifier. Et le Noir, un être mystifié qui se doit de se démythifier.

Gulliver à Lilliput.

Et en vérité Toundi meurt pour en avoir trop vu sur le monde des Blancs, d'en avoir trop appris sur son fonctionnement et finalement d'avoir été au courant de secrets honteux qui prouvent scandaleusement qu'en dessous de sa carapace officielle, cette France solennelle, hautaine, puissante et riche, cache des petites gens d'homme. Dès lors, le masque d'airain ou, comme dit

Ki'Zerbo, le masque impérial » du colon tombe, laissant piteusement apparaître à la place du demi-dieu artificiellement créé, les traits d'un individu médiocre, en usurpation de pouvoir et de privilèges, sans aucun mérite personnel, sans qualités particulières qui puissent justifier d'une façon ou d'une autre, sinon par l'unique motif de « l'uniforme de la couleur », la position qu'il occupe au-dessus et au détriment, des foules indigènes. Car le colon ne se veut pas un simple homme en face d'une collectivité d'animaux à visage humain, mais un Gulliver à Lilliput, c'est-à-dire une surhumanité blanche en face d'une sous-humanité noire. D'où cette sévère mise en garde à un instituteur français jugé idéologiquement subversif pour avoir dit aux Noirs qu'ils sont des hommes au même titre que les Européens :

Vous êtes un traître, vous êtes un traître monsieur Salvain !... Depuis que vous êtes dans ce pays, vous menez une activité qui n'est pas digne d'un Français de France ! Vous dressez les indigènes contre nous ... vous leur racontez qu'ils sont des hommes comme nous... (80)

La colonisation apparaît ainsi comme une gigantesque tromperie dans les deux sens. Le colon est gonflé d'importance jusqu'à la divinisation et le Noir évidé de celle-ci, « écrasé d'une une-essentialité » jusqu'à l'inexistence. La pigmentation de la peau s'érigeant en pierres d'un mur qui non seulement les sépare atrocement, mais encore sert de piédestal en haut duquel siège le premier et sous lequel le second est écrasé. Sorte d'Appolon tropical en mission de Civilisation il ressuscite l'Olympe sous un nouveau nom : « Le quartier résidentiel », « Le Cercle européen ». là, adulé par une foule de domestiques déférents et obséquieux, il se donne grossièrement des allures d'un baron ou d'un Néron. Car, ne l'oublions pas, le colon tel qu'il est décrit dans le livre est avant tout un aventurier. Jamais il n'a été philosophe, architecte, industriel, savant ou poète. Au mieux il est « ingénieur agricole » ou bien « capitaine de médecine ».



Les nouveaux venus qui grossissent les communautés des pionniers arrivent presque toujours à la suite d'un coup de balai que l'Occident fait régulièrement pour nettoyer une fonction publique encrassée de subalternes véreux ou alors pour se débarrasser de cette poussière de chômeurs souvent sans qualification en quête d'un emploi quelconque. Bien sûr, pour être comme M. Moreau, régisseur de prison, quelles études, quel diplôme, quelle expérience professionnelle faut-il avoir accumulés, sinon simplement d'en imposer par sa carrure ?

Les indigènes l'appellent « L'Éléphant blanc ». c'est l'un de ces hommes que l'on ne peut voir sans en garder le souvenir. On n'oublie pas la carrure du régisseur. Il en impose à tout le monde à Dangan... (94-95)

En fait, la robustesse, les aptitudes physiques, une bonne constitution et une bonne santé sont des critères décisifs pour une affection ou un engagement en colonie. L'infirmité, la maladie, la pauvreté semblent définitivement expulsées de cette France coloniale, bien portante, vigoureuse et endurente à l'exemple du commandant dont Toundi dit que C'est le genre de personne que nous appelons « *souche d'acajou* » parce que la *souche d'acajou est si résistante qu'elle ne ploie sous aucune tornade* (35)

Constitutivement solide, cette France herculéenne semble même présenter de plus grandes capacités physiques que les indigènes :

A midi, j'ai observé mon maître... il montait l'interminable escalier de la Résidence. Il n'avait pas l'air de peiner comme le cuisinier et moi avons l'habitude de le faire. La force du Blanc semblait décupler à mesure qu'il progressait dans son ascension. Du salon sa voix péremptoire réclama une bière... (36)

La France des colonies est donc essentiellement un personnage masculin, viril dominateur. La Résidence, sorte de cathédrale idéologique de la colonisation, dressée comme un phallus, en dit suffisamment par sa position symbolique au

sommet de la colline dominant le quartier indigène et isolée de celui-ci par un no man's land. Cette disposition est une traduction topographique du caractère discriminatoire et hiérarchique du fait colonial. Entre colon et colonisé, il n'y a pas de trait d'union. Il n'y a que ce vide désertique d'un terrain vague sur le plan horizontal, et sur celui vertical, toute la hauteur hyperbolique d'une colline de privilèges au sommet de laquelle trône l'un et au bas de laquelle croupit l'autre. Sur les deux axes, c'est la puissance et la force qui ont présidé les aménagements. Et dans le contexte colonial, la France en détient le monopole exclusif tant sur le plan politique qu'économique, puisque c'est elle qui administre et maintient sous son autorité les chefs indigènes, tout en détenant la quasi totalité des richesses et les moyens de les produire. Même le pouvoir religieux et donc moral lui revient puisque l'église chrétienne a éclipsé les rites indigènes.

Ayant ainsi confisqué tous les principaux pouvoirs, elle incarne l'Autorité absolue : une autorité nouvelle, étrangère, survenue et maintenue par la violence. Le colon, remarque Césaire dans son Discours sur le colonialisme, est transformé en « chicote », en « garde chiourme », et le colonisé en « bête » de bât, en chair à souffrance.

L'avènement de cette autorité brutale va avoir des conséquences traumatiques sur la personnalité du colonisé. Frantz Fanon en a ouvert l'inventaire dans son livre intitulé Les Damnés de la terre. La crise de conscience et la crise d'identité semblent les plus connues, qui sur le plan littéraire vont engendrer certaines mythes : mythe orphique de la descente aux enfers, mythes césairiens du « Retour au pays natal », mythe senghorien de « l'Universel », mythes du Nègre-Atlas, de l'Afrique-Phœnix etc.

L'Hexagone, on le voit bien, est différent de la France des colonies. Cette dernière est un personnage de prestige. Sa morgue, sa suffisance, son assurance lui viennent de l'omnipuissante protection d'une France métropolitaine invisible comme Dieu, mais dont on devine la grandeur et la magnificence chaque fois qu'il est question de vacances ou de voyage à Paris dans les récits des



anciens combattants. C'est cette France in absentia que les indigènes disent être la vraie et non celle médiocre avec laquelle ils coexistent et qui exhibe scandaleusement et quotidiennement les caractères avilissants de sa déchéance morale et de son ensauvagement. Car à vrai dire, la crainte, le tremblement, la révérence, sagement enseignés, ne divinisent pas le colon, ne subliment pas sa force, n'idéalisant pas ses vertus, mais en font dans le sentiment des colonisés une espèce anthropomorphe de fauve sanguinaire, cruel et mesquin ou de mastodonte aveugle et brutal. Il suffit pour s'en convaincre de voir les métaphores animales par lesquelles sont désignés le Commandant ou le Régisseur : La prison, l'hôpital, le cimetière, voilà les bornes d'un tunnel sans issue où cette France tente inexorablement d'endiguer le destin de l'ensemble des Noirs de la colonie.

La mort du père biologique

Dans l'esprit du petit colonisé, l'image habituelle de l'autorité paternelle va s'éclipser, défaite et dorénavant remplacée par celle de l'autorité coloniale dans le processus d'identification au père. L'enfance de Toundi est édifiante sur ce point. Un jour après une dispute avec son père, il se réfugie chez le *prêtre* *Le lendemain, la nouvelle parvint à mon père. Je redoutais sa colère... Je l'expliquai au prêtre (...) Il me tapota amicalement à l'épaule. Je me sentis protégé (21-22).*

Mon père vint l'après-midi. Il se borna à me dire que j'étais et resterais son fils... qu'il ne m'en voulait pas et que si je rentrais au bercail, tout serait oublié. Je savais ce que signifiait ce beau discours devant le Blanc. Je lui tirai la langue. Son œil devint mauvais comme d'habitude lorsqu'il se préparait à « m'apprendre à vivre ». mais, avec le père Gilbert, je ne craignais rien. Son regard semblait fasciner mon père qui baissa la tête et s'éloigna tout penaud » (21-22).

Entre l'autorité parentale et l'autorité ecclésiastique il y a eu une épreuve de force, une partie de bras de fer dont l'enfant a été l'enjeu, le témoin et l'arbitre. L'ampleur du sentiment de protection qu'il éprouve l'incite à l'effronterie au point de tirer la langue à son père, assuré

d'avance d'impunité : car l'autorité paternelle est visiblement dépourvue de pouvoir, en la circonstance. Dévirilisée donc, inhibée, battue sur le terrain de l'attitude énergique, elle recourt vainement au subterfuge de la séduction par un « beau discours » réconciliateur, avouant lamentablement par cette manière inhabituelle les termes de sa défaite. L'enfant n'avait plus rien à craindre de ce personnage « penaud », c'est-à-dire symboliquement castré, qui baisse la tête en signe de reddition. L'autorité coloniale victorieuse du duel va incarner auprès de l'enfant l'image d'un nouveau père. Un second père issu de l'effacement social et donc de la mort psychologique du père géniteur. Une mort souhaitée d'ailleurs puisque concrète au niveau du désir *Je pensais à tuer mon père (21).*

Quelques lignes après, le lecteur apprend subitement : Mes parents sont morts. Je ne suis jamais retourné au village (23). Deux détails frappent dans cette annonce télégraphique. L'absence totale d'une marque de peine et le sentiment d'être dégagé d'une situation d'enlèvement.

D'ailleurs l'opinion villageoise n'est pas dupe sur ce point. Au village, avoue Toundi, on dit de moi que j'ai été la cause de la mort de mon père ... »(16). Il y a là comme une reconnaissance implicite du parricide. Et même un double parricide : la mort du père, et la mort du village (représentant l'autorité ancestrale traditionnelle ou la collectivité tribale).

Le meurtre de l'espace natal correspond à une rupture sur le plan social du cordon ombilical, premier pas vers une forme moderne d'émancipation, vers une nouvelle vie : « *J'allais connaître la ville et les Blancs, et vivre comme eux* » (22) se dit intérieurement Toundi dans sa naïveté juvénile. Il apparaît dans cette affirmation, une superposition, voire une fusion de l'image de la ville et de l'Européen, en même temps qu'un projet d'identification à ce double modèle. Qu'en sera-t-il ?

La mort du père spirituel (le père Gilbert)

Mais le personnage du Père Gilbert est loin de correspondre à l'image du père idéal dont l'héros semble être en quête. Il fallait s'y attendre. Dès le début du livre, le prêtre est déc



étant : *l'homme blanc aux cheveux semblables à la barbe de maïs, habillé d'une robe de femme, qui donnait de bons petits cubes sucrés aux petits Noirs*(16)

L'attrait qu'exerce le Père Gilbert sur les enfants est fallacieux. Il procède d'une séduction (au moyen de morceaux de sucre distribués). Ce n'est pas un attrait viril puisque le personnage semble démuné de phallus. On dit qu'il est « habillé d'une robe de femme » et que les indigènes l'appellent l' « homme-femme blanc » (17). L'androgynie dans ce cas intervient comme une néantisation ou du moins comme une atténuation des caractères masculins.

Ce père spirituel est un père usurpateur de la place du père, un faux père, un demi-père, puisque partiellement femme. C'est pourquoi lui aussi sera vite démasqué et tué :

Mon père, mon bienfaiteur, le révérend père Gilbert est mort. On l'a trouvé ensanglanté, écrasé sur sa motocyclette par l'une des branches du fromager géant que les indigènes appellent « le broyeur des Blancs ». on raconte que deux Blancs, Grecs ceux-là, avaient déjà subi le sort du Père Gilbert. Dans une atmosphère calme, le fromager avait lâché une de ses branches comme une massue titanesque sur la voiture des Grecs juste au moment où elle passait sous son ombre. On ne releva que deux pâtés dans du drill au milieu de la ferraille » (26-27).

Le fromager et la voiture représentent deux types de phallus : celui végétal de l'univers négro-africain et celui métallique du monde occidental. A la dureté naturelle du bois s'oppose la dureté minérale du fer. Mais l'affrontement ici n'est pas sur le plan de la solidité, de la résistance constitutive des symboles. Il est sur celui de leur poids énergétique en unités de valeur vitale et cosmique. Certes le métal est plus dur que le bois, mais le bois est plus lourd de vie que le métal parce qu'essence réellement vivante, alors que le fer est une matière inorganique, une substance inerte, un corps mort, auquel

technologiquement on peut insuffler une vie artificielle comme avec la motocyclette et la voiture ces êtres mécaniques doués d'une illusion de vie, une fausse vie d'inerties mouvantes.

Nous sommes ici déjà à la base des opérations de caractérisation des essences matérielles qui séparent qualitativement les deux mondes : ici « le phallisme » du bois et là le « phallisme » du fer, du béton, de l'asphalte. Le Père Gilbert a été « trouvé écrasé » tandis que s'agissant des Grecs, « on ne releva que deux pâtés dans du drill au milieu de la ferraille ». les deux accidents présentent plusieurs similitudes. Entre autres, cette liquéfaction des victimes. Le corps du Père Gilbert était « écrasé », ceux des Grecs transformés en « pâtés » et la voiture en « ferraille ». par ailleurs, on note déjà dans le désignation du fromager, l'idée d'un instrument désintégrateur et liquéfacteur. Il est significativement baptisé « broyeur des Blancs » En faisant choir ses branches « comme une massue titanesque », il n'entraîne pas seulement la mort physique mais transforme démonstrativement et de façon vengeresse des victimes intentionnellement choisies (parmi les Européens) en produits liquides : traduction quantifiée et cathartique d'une hostilité proportionnelle à une somme maximisée de frustrations cumulées. Cette liquéfaction périodique à caractère d'exécution sacrificielle des représentants coloniaux orientés vers un symbolisme particulier.

L'eau généralement est un élément féminin. Ses qualités et ses caractéristiques sont le plus souvent celles reconnues à la femme. Le retour aux apparences de l'eau annonce la mort du phallus et la féminisation attendue du sujet. Deux exemples illustrent cette situation. Le personnage du chef des gardes offre le premier. « Le chef des gardes s'appelle Mendim Metit. C'est le nom le plus drôle que je connaisse. On peut le traduire en français par « eau de viande ».

Mendim Metit est un Noir que les Blancs utilisent comme un instrument de répression contre d'autres Noirs. C'est un personnage traitre à la communauté, dépouillé de toute fierté, de toute dignité et sans amour propre. La colonisation l'utilise comme on se servirait d'un



dogue. Et il a envers ce maître le dévouement d'un chien dressé des tâches policières. Cet être superficiel, désincarné, n'a du nègre colonisé que la couleur de la peau et non cette conscience douloureux ; marquée au fer rouge par la main oppressive d'un pouvoir colonial qu'on rêve de faire exploser un jour en se jetant dessus « comme une bombe » (182).

Personnage donc rendu inoffensif puisque castré, il ne représente plus aucun danger pour la colonisation qui réoriente son action à son profit, au détriment de la collectivité indigène. Ce pourrissement. Cette annihilation perverse de la conscience par des moyens hypnotiques, mensongers ou violents, conduit le colonisé à un second état où il se trouve frauduleusement distrait de « l'in-acceptabilité » de sa condition pour se satisfaire d'un résidu de privilège au moyen duquel sa révolte est ligotée et baillonnée.

Mendim Metit, cette eau de viande, cette espèce « d'homme-hippopotame » est un être liquide, un personnage liquéfié à force d'écrasement intérieur. Il représente ce colonisé incapable de révolte et dans la conscience de qui est provisoirement éteint ce feu organique susceptible d'embraser un jour l'univers colonial. Un monde passif dévirilisé, dévitalisé, somnolent, que Toundi dans son délire décrit comme un milieu liquéfié, un océan de lépreux, de pianiques, de femmes enceintes éventrées, de vieillards visqueux... (182).

Les métaphores liquides interviennent également de manière fréquente dans la caractérisation du personnage de l'infirmier.

C'était une énorme grenouille au visage écrasé, si écrasé qu'on aurait cru qu'on l'avait rentré d'un coup de poing. Il mettait son gros ventre à l'aise en ne boutonnant ni sa veste, ni sa blouse. Une petite chaîne en or disparaissait dans l'un des mille replis de son cou de taureau pour réapparaître sur sa pomme d'Adam où un Christ, ici en métal, subissait le supplice du bain de la sueur du gross nègre (181).

Comme Mendim metit qualifié « d'homme-

hippopotame » (animal amphibie), l'infirmier est comparé à « une énorme grenouille » (autre animal amphibie). Il a un « gros ventre » est sue abondamment comme s'il eut été une sorte d'homme-récipient plein à ras bord. D'autre part, son cou présente « mille replis », renforçant l'idée de viscosité qui caractérise l'apparence générale de ce personnage « écrasé, si écarsé » que finalement il donne l'impression d'une bouillie de chair en vie. La mort du Père Gilbert, ce deuxième père, ce père spirituel est un autre parricide. Il correspond au refus par Toundi de s'identifier à celui-ci et d'acquiescer le phallus religieux qui lui semble une fausse virilité, une virilité d'apparence, pervertissante dans la mesure où elle ne « solidifie » pas, mais « liquéfie » les pulsions volitives de l'affirmation de soi dans un contexte coercitif d'étouffement et de négation précisément de ce soi.

La foi religieuse, comme phallus d'un type spirituel, comme moyen de lutte contre la situation coloniale est un outil de diversion et d'endormissement, et donc finalement une arme pour désarmer, une arme qui rend plus vulnérable son porteur puisqu'elle le paralyse. La mort de ce second père, comme la précédente, celle du premier père, va s'accompagner d'un sentiment de mort de soi et de renaissance dans un lieu différent. Toundi dira après l'enterrement du missionnaire : *Quant à moi, c'est plus qu'un deuil, je suis mort une première fois...* (32).

Et, comme précédemment, le héros va renaître dans un nouveau monde, et connaître théoriquement une autre vie : *Je quitterai la mission ce soir... C'est une nouvelle vie qui commence pour moi* (32)

La mort du Père idéal (Commandant)

L'entrée dans cette « nouvelle vie » impose naturellement l'apparition d'un troisième père, le père idéal en la personne du commandant. C'est un personnage robuste, fort, sain et autoritaire. Il est le « grand chef » parce que chef de tous les Blancs de Dangan et chef de tous les chefs indigènes de la colonie.

Il incarne la toute-puissante France coloniale, l'Europe victorieuse, le Blanc triomphant : celui que dorénavant l'indigène s'ouvrira dans l'humiliante obligation d'



Mon Maître ». cet homme de fer et de pierre, figure d'une autorité superlative est une nouvelle image du père : *un père vainqueur du père géniteur, et dominant le père spirituel. Ce sera le père idéal parce que modèle magnétique cumulant tous les pouvoirs et toutes les aptitudes viriles du père.*

Ce personnage qui semble invulnérable et omnipotent, pourrait vraisemblablement signifier la fin de cette quête douloureuse du père. Mais voilà qu'un jour Toundi fait une découverte incroyable, sidérante, déconcertante :

Le commandant m'ordonna d'entrer. Il était nu sous la douche. J'éprouvais une gêne indéfinissable... Non, c'est impossible, me disais-je, j'ai mal vu. Un grand chef comme le commandant ne peut pas être incirconcis !... Cette découverte m'a beaucoup soulagé. Cela a tué quelque chose en moi... Je sens que le commandant ne me fait plus peur. Quand il m'a appelé pour que je lui donne ses sandales, sa voix m'a paru lointaine, il m'a semblé que je l'entendais pour la première fois. Je me suis demandé pourquoi j'avais tremblé devant lui. Mona plomb l'a beaucoup surpris. J'ai bien pris mon temps pour tout ce qu'il m'a dit de faire. Il a crié comme d'habitude et je n'ai pas bronché. Je restai impassible sous ce regard qui m'affolait auparavant (44-45).

On peut diviser ce passage en plusieurs séquences, en partant du premier constat visuel aux conséquences psycho-transformatrices finales.

- 1) Toundi découvre la nudité du commandant (effet émotif)
- 2) Il s'aperçoit que le commandant est incirconcis (effet traumatique)
- 3) Cette découverte le soulage et le réconcilie avec lui-même (effet cathartique)
- 4) C'est la fin de la crainte du Blanc et la

mort psychologique du boy/esclave (effet psychothérapeutique)

5) Prise de distance condescendante. (effet « complexuel »).

En sa qualité de boy, Toundi semble avoir intériorisé un certain nombre de complexes associatifs à son éducation professionnelle et religieuse. Le passage précité livre les éléments opératoires d'une sorte de thérapie analytique instantanée. Car le moi du colonisé est un moi malade. Césaire a diagnostiqué une « peur savamment inculquée ». et Toundi dit précisément :

- je sens que le commandant ne me fait plus peur ...
- Je me demande pourquoi j'avais tremblé devant lui
- Je restais impassible sous ce regard qui m'affolait auparavant

La peur, le tremblement, l'affolement, voilà graduellement les impressions affectives qui rendent compte de la perception de cette France impérialiste qu'on peut déductivement imaginer de l'autre côté du miroir du texte comme un géant monstrueux et terrible au regard insoutenable. Nous voilà loin de cette première France catholique, séductrice, attrayante, cette France du Père Gilbert qui distribuait si gentiment « de bons petits cubes sucrés aux petits Noirs ». Tout se passe comme si, Toundi ayant changé d'âge, la France à son tour a changé de tête.

Le commandant, nous l'avons vu, est une figure du père idéal, une figure superlative du père. Voir sa nudité correspond chez Toundi à découvrir le secret de la force du père, à enfreindre un tabou. D'où cette « gêne indéfinissable » qu'il éprouvait à l'instant où il était invité à commettre le sacrilège. A l'intérieur de la douche son regard ne s'est curieusement intéressé qu'à une partie précise de l'ensemble du corps : le phallus, supposé refléter toute la puissance hypothétique du personnage. Mais il s'aperçoit que le commandant est incirconcis « comme la Père Gilbert~ comme le Père Vandermayer ! comme l'amant de Sophie ! » comme tous les autres Blancs de Dangan. « Non, c'est impossible ... j'ai mal vu » se disait-il sous



le coup d'un choc qui va engendrer immédiatement en lui plusieurs changements.

1/ « Cette découverte m'a soulagé ». cet aveu laisse supposer une sorte de surcharge antérieure du personnage en matière d'inhibitions, de refoulements et d'écrasement psychologique. « Soulagé » renvoie ici à une connotation excrétoire et montre l'échec d'un dispositif psychologique conçu pour paralyser ou du moins pour décourager le moi dans ses élans ou dans ses tentatives de liberté.

2/ « Cela a tué quelque chose en moi ». l'incirconcision du commandant entraîne sa mise à mort initiatique et sociale. C'est la troisième disparition du père. Après la mort physique du père biologique et du père spirituel, on assiste à la mort mythique du père idéal. Et comme les fois précédentes, cette mort du père référentiel va s'accompagner d'une mort fragmentaire du héros à lui-même. En Toundi, est-on tenté de dire, le fils respectif meurt simultanément avec le père du moment, laissant chaque fois plus de chance à l'adulte de survenir ; cet adulte qui naît au monde en proférant cette phrase :

3/ « Je sens que le Commandant ne me fait plus peur ». C'est la fin d'un mythe. Le mythe de la suprématie blanche dont Toundi vient de percer le secret. Cette affirmation marque en même temps peur du pouvoir colonial. La supériorité affichée de l'homme blanc est un leurre. Elle n'est pas consubstantielle mais accidentelle. A partir de ce moment, Toundi ne sera plus le même homme que par le passé, ce colonisé fait boy, servile et révérencieux. La domesticité va faire plaisir à l'héroïsme viril. Un héroïsme qui va toiser l'Européen et rire de sa force d'emprunt et de sa grandeur artificielle :

Le visage de M. Magnol se rembrunit. Il me regarda dans les yeux tout en m'empoignant par le col de mon tricot.

-Avoue ! tonnait-il...

Une terrible envie de rire me prit. Les Blancs en parurent sidères (169).

Au mépris racial de l'Européen, va répondre un mépris nauséux du Noir.

Je revins au réfrigérateur et profitai

de l'instant où le Blanc ne me regardait pas pour cracher – oh ! pas grand-chose, deux gouttes seulement – dans un autre verre où je lui versai de l'eau. Il la but d'un trait puis reposa le verre sur le plateau sans me regarder (156).

Et à la violence du pouvoir colonial, à la supériorité économique du colon vont s'opposer la résistance et la supériorité constitutives du colonisé. S'agissant par exemple de la terrible corvée d'eau des prisonniers. Toundi dira en dépit de sa douleur :

J'ai éprouvé un certain plaisir à penser que ni le Commandant, ni M. Moreau, ni l'amant de Sophie... ni aucun Blanc de Dangan n'eussent tenu le coup à notre place... (156).

Castration féminisante et castration infantilisante.

La France masculine est incirconcise. C'est une marque d'impureté et d'immaturité parce que la circoncision tient en Afrique une place prépondérante dans le processus de maturation allant de l'enfance au stade adulte. Car, comme dit Camara Laye, ici, « ce n'est pas tout d'être un grand, il fallait l'être encore dans toute l'acceptation du mot, et pour cela naître à la vie d'hommes par l'initiation. Le non-initié, le non-circoncis n'est pas accepté dans l'univers des adultes et n'y a pas droit à la parole. C'est une femme par assimilation catégorielle. Car être homme n'est pas seulement une question d'appartenance au sexe masculin. La présence ostensible du phallus ne suffit pas si celle-ci ne vient à être confirmée par la collectivité au moyen de rites initiatiques parmi lesquels la circoncision vient généralement en première position.

Une France féminisée en face d'une Afrique infantilisée telle est finalement de part et d'autre, l'image fantasmatique que colon et colonisé ont l'un de l'autre.

Pour le Blanc, « le nègre n'est qu'un enfant ou un couillon » (81). Et pour les Noirs, parce qu'incirconcis, le Blanc socialement doit faire partie de la communauté des femmes. Il y a une double infériorisation correspond



méconnaissance réciproque des symboles phalliques caractéristiques de chacun des deux mondes. L'autorité coloniale socialement féminisée mais disposant cependant de pouvoirs masculins reflète une forme particulière d'androgynie dont les signes symptomatiques apparaissent déjà dans la description vestimentaire du Père Gilbert, « cet homme-femme blanc », « habillé d'une robe de femmes ». Autre paradoxe, la France, autorité au pouvoir castrateur subit elle-même en retour une castration féminisante par opposition à la castration infantilisante qu'elle inflige aux indigènes. L'expression de cette castration est sensible dans la description physique du commandant : Un homme « trapu », semblable à une « souche d'acajou », qui porte une culotte comme le Père Gilbert dont justement la dernière image imprimée dans la mémoire de Toundi est celle « d'un cul-de-jatte enchanté » (28)

La culotte, la souche, le cul-de-jatte véhiculent en commun une idée de coupure mutilante, d'amputation, d'ablation :

- la culotte est un pantalon auquel il manque des jambes. Le cul-de-jatte, lui, est un homme à qui il manque également les deux jambes.
- Tandis que la souche est un reste d'arbre coupé et donc également une espèce de cul-de-jatte végétal.

Cette représentation métaphorique de la castration associée à la présentation des personnages suggérait déjà le caractère inachevé de leur masculinité. Au moment donc où l'Européen voyait le nègre comme un sous-homme, l'autre le pressentait comme un demi-homme, comme une moitié d'homme additionnée à une moitié de femme. Dès lors la contestation devient inévitable. On soupçonne une duperie même dans la défaite militaire de l'Afrique. Cheik Hamidou Kane écrira dans *L'Aventure ambiguë* que l'Occident a « l'art de vaincre sans avoir raison », exprimant ici toute sa perplexité à l'heure du bilan de la lutte coloniale.

La France finalement est un personnage ambigu, parce que androgyne : tantôt homme sans phallus ou si l'on préfère, avec un faux

phallus, tantôt femme avec un phallus et donc douée d'une puissance masculine. Son identité devient en fin de compte insaisissable et suspecte. Ces glissements d'apparence, cette instabilité physiologique en font en fin de compte un mythe et un mystère fascinant dont le colonisé brûle de percer le secret en empruntant la porte d'entrée de l'École (cf. *L'Aventure ambiguë*)

Mythe, mystification, démythification, voici les règles essentielles de ce jeu cruel auquel se livrent insidieusement les deux protagonistes dont l'un tente de se cacher derrière un masque hypnotisant, et l'autre de le lui ôter en dépit de la fascination qui le paralyse et qui peut empirer au stade d'une possession maléfique.

A ce niveau, un rituel d'exorcisme s'impose dont nous voyons la procession symbolique à travers le triple parricide et la triple mort fragmentaire de Toundi, au terme de laquelle on assiste finalement à un réveil de la conscience (une quatrième naissance) qui va conduire à l'ultime héroïsme du dépassement de soi. La France a perdu la deuxième manche de la bataille. Le policier Gosier-d'oiseau, le régisseur M. Moreau, l'ingénieur agricole, personne n'aura la peau de Toundi. Personne n'aura eu ne serait-ce que le plaisir de lui avoir arraché un cri au cours des multiples séances de torture, en dépit même des supplications du bourreau Mendim Metit le sollicitant de céder :

Crie, bon Dieu ! Mais crie donc !
 ... ils ne me diront jamais d'arrêter
 tant que tu ne crieras pas... Le
 garde compta vingt cinq puis se
 retourna vers les Blancs... Crie !
 crie donc ! pleurerait-il en
 s'acharnant sur moi, as-tu de la
 merde dans les oreilles ?
 (172)

La France a perdu son « capital de crainte respectueuse ». C'est une femme. Et un homme ne pleure pas pour les coups que lui assène directement ou indirectement une femme. Le Commandant a marché sur mes doigts en s'en allant. Je n'ai pas crié (45). La lutte de Toundi, sa résistance courageuse, son entêtement au silence, voire à l'indifférence lors des séances de flagellation, ridiculise et banalise la violence du

pouvoir colonial désormais désavoué. Il faut voir dans cette attitude la phase décisive du combat contre le père. L'insensibilité à la douleur affectée marquant une forme de victoire phallique du colonisé sur le colonisateur dans les mêmes conditions que des larmes ou des supplications auraient marqué sa reddition.

Finalement la question du dépassement de soi vient éclipser la traditionnelle question du retour aux origines chère à la Négritude orthodoxe. Boy dès l'enfance, on a voulu faire de Toundi un homme-objet, un homme-fonction : *Pour le Blanc, tu ne vis que par tes services et non par autre chose ! Moi, je suis le cuisinier. Le Blanc ne me voit que grâce à son estomac...* (132).

Cette réduction instrumentale est également castratrice. Et la femme du colonisateur va en conséquence réserver un traitement d'eunuque à l'indigène-domestique :

Baklu, la main droite appliqué contre son nez, tenait entre le pouce et l'index de la main gauche les serviettes hygiéniques de Madame....

- Que sommes-nous, nous autres, pour ces Blanches ? demanda le cuisinier. Toutes celles que j'ai servies ont toujours confié ces choses au washman comme s'il n'était pas un homme... (122-123).

Et vraisemblablement, ils ne le sont plus. Ou comme dit Kalisia, s'ils le sont encore, c'est uniquement « parce qu'ils ont des couilles... »

(152). Mais ils ne présentent plus le moindre signe de cette énergie virile corrélative à l'activité et à l'autorité phalliques.

Père castrateur, la France des colonies ne réussira pas pleinement l'opération d'infantilisation, d'infériorisation et de mystification publicitaire entreprise contre les indigènes. L'autorité de ce père superlatif rendu finalement dérisoire est une double démonstration de l'inanité de la violence comme moyen de domination et de l'inauthenticité du phallisme qu'elle fondé. C'est l'École française (phallus positif) et non l'administrateur colonial (phallus négatif) qui va en fin de compte se révéler comme le phallus véritable, la virilité efficiente de la France à l'insu même de celle-ci. Mais cette question dans le roman apparaît secondaire. Aussi, il n'y a pas lieu de la développer ici. Nous indiquerons seulement un titre qui y est consacré : *L'Aventure ambiguë* de Cheik Hamidou Kane.

Conclusion

Nous avons vu comment le portrait de la France est présenté dans ce récit. La France est présentée comme un monstre, inhumaine qui est venu coloniser et opprimé les camerounais. En bref, une France qui veut seulement exploiter les colonies. Le manque du respect pour cette France commence de la part des indigènes au moment où Toundi découvre que le commandant comme les autres blancs sont incirconcis et par conséquence, les blancs se sont ligués contre Toundi. Il était accusé, arrêté et battu à mort. Ça c'est le portrait de la France coloniale en Afrique noir.

Bibliographie

- Aimé, Césaire. Discours sur le colonialisme, Paris, Présence Africaine, 1955.
Albert Memmi. Portrait du colonisé. Payot, Paris, 1973.
Anagou P. Clair. La France et la re-colonisation en Afrique. Éditions Clé, Yaoundé, 2004
Bachelard, G. L'Eau et les rêves, Librairie José-Corti. 23e édition. 2011
Ferdinand Oyono. Une vie de boy, Julliard. (coll. Presses Pocket), 1956.
Jean le Galliot. Psychanalyse et langages littéraires. Nathan, 1999
Joseph Jurt. « Histoire coloniale et mythes littéraires », Revue Genève Afrique, vol. XVII, No 2, année 1979.
Mineke Schipper de Leeuw. Le Blanc vu d'Afrique, éd. Clé, Yaoundé, 1973.
Minyono-Nkodo, M. Le Vieux Nègre et la médaille de Ferdinand Oyono. Ed. Saint-Paul, 1978.
Léopold Sédar Senghor. Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache. P. U. F., 1948.
Leon Fanoudh-Siefer. Le Mythe du Nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française de 1800 à la 2e guerre mondiale. Nouvelles Éditions Africaines, 1980.

